

anciennes « carrières de Chaillot » — dites aussi « catacombes du Trocadéro » — développent leur complexe labyrinthe sur une superficie totale de 42 hectares. Elles représentent donc un peu plus du dixième de l'ensemble (près de 400 hectares) des catacombes de Paris et elles offrent le même aspect intérieur (galeries étroites et sinuées, carrefours élargis en salles, piliers ménagés, éboulements et fontis, etc.) que le groupe principal de ces excavations, celui des faubourgs Saint-Jacques, Saint-Germain, Montrouge et Montsouris.

Mais, à la différence de ces dernières, elles n'ont point été transformées en ces curieux ossuaires, où, à partir de 1785, on commença de transporter les charniers des antiques cimetières parisiens.

Aussi l'existence et la situation des carrières de Chaillot en face même de la tour Eiffel suggéra-t-elle, dès 1888, l'idée d'y créer, pour l'Exposition de 1889, un « musée géologique souterrain ».

Ce projet, dû principalement à M. Stanislas Meunier, ne put être exécuté faute de temps. Pour 1900 il fut remis à l'étude, — placé en concurrence avec plusieurs autres analogues — et finalement réalisé par les soins du Comité des houillères de France qui a réussi à installer sous le Trocadéro une exhibition des plus instructives. Cette exhibition est divisée en deux parties.

L'une, particulièrement minière et industrielle, située sous l'extrémité de l'aile orientale du Palais du Trocadéro, reproduit et représente tout ce qui est relatif à l'exploitation technique et matérielle des mines houillères et métallifères de toutes sortes; elle fera ultérieurement l'objet d'un article spécial.

L'autre, purement scientifique et pittoresque, constitue sous le nom de « Monde souterrain », en une série d'excellentes « leçons de choses », le tableau synthétique des « applications souterraines de la géologie, de la géographie physique et de l'archéologie ».

C'est de celle-là que nous allons nous occuper dans les lignes qui suivent.

Elle a été installée sous la grande salle des Fêtes du Trocadéro, par les soins et sur les plans de M. de Launay, professeur à l'École des Mines, assisté, pour la partie artistique, de M. Théodore Rivière, l'éminent sculpteur.

Le « Monde souterrain » en effet, avec son entrée et sa sortie admirablement placées

avec son mode de pénétration et d'issue si pratique, par des galeries en pente très douce qui ont permis de supprimer tout escalier, avec la commodité de son parcours intérieur, et avec la durée parfaitement combinée de sa visite (environ 25 minutes), est éminemment propre à charmer, à surprendre et instruire la foule des curieux.

Ils y apprendront efficacement et en quelques instants ce que de longues heures de lecture en de gros volumes ne leur feraient connaître qu'à grand-peine, c'est-à-dire les secrets aussi nombreux qu'ex-

LE MONDE SOUTERRAIN

A L'EXPOSITION

Sous le Palais du Trocadéro et sous le quartier qui s'étend au nord-est dans la direction de la Pompe à feu et de l'Arc de Triomphe de l'Étoile, les

traordinaires que l'investigation du sous-sol terrestre a révélés à des légions de savants et d'érudits chercheurs.

Sous forme de reproductions intégrales, souvent de grandeur naturelle, ou de tableaux dioramiques combinés avec les accessoires appropriés, — le tout disposé dans les vides des carrières, parmi les alcôves ou les salles que séparent les piliers réservés pour le soutènement des voûtes, — une quinzaine de sujets différents montrent ce que les archéologues ont exhumé de leurs patientes fouilles à travers les âges, ce que les géologues ont su reconstituer des primitives époques de la terre par la scrupuleuse étude de ses couches successivement enfoncées l'une sous l'autre, et enfin ce que les spéléologues tout récents ont, depuis une douzaine d'années à peine, révélé sur la véritable origine des cavernes et sur la circulation des eaux dans l'intérieur des terrains calcaires.

Six salles composent la partie archéologique du programme.

« Un chantier de mine phénicien dans le sud de l'Espagne » nous fait assister aux timides débuts de l'art d'exploiter les gisements de minerais précieux; c'est dix ou douze siècles avant J.-C. que, les premiers dans le monde antique, les Phéniciens firent œuvre de véritables mineurs. Dans un gisement de pyrite cuivreuse on les voit ici abattre la roche à coups d'instruments rudimentaires, sous la menace du fouet d'un surveillant. Pour ce tableau, comme pour tous les autres analogues, M. Rivière ne s'est pas contenté de vulgaires mannequins, pour figurer, avec la vraie taille humaine, les personnages représentés; il a sculpté de vraies statues pleines de mouvement et de vie; toutes ont été vêtues ou drapées d'après la vérité des textes les plus autorisés et des fructueuses observations que M. de Launay a rapportées de ses nombreux voyages au loin. L'heureuse union d'une érudition consommée et d'un merveilleux sens artistique donne ainsi une valeur exceptionnelle à toutes les scènes du « monde souterrain ». Les détails de la mine phénicienne sont empruntés à ceux qu'on a recueillis dans les antiques mines de l'Espagne (région du Rio-Tinto).

« Le mastaba de Ti » dans la nécropole de Sak-kara à Memphis évoque une adaptation, plus troublante encore, du sous-sol terrestre aux mœurs antiques; ce n'est plus l'activité industrielle, mais bien le silence et l'ombre du sépulcre, qui s'offrent maintenant à nos yeux. Dans la vieille Égypte et dès trente siècles avant J.-C., on assurait le repos des morts en leur creusant de vrais appartements souterrains dont l'ensemble, si miraculeusement déterrés par les égyptologues, a fait, à Memphis notamment, les plus vastes cimetières qui aient jamais existé. Ces mastabas ou maisons funéraires, creusées à même un calcaire tendre, étaient les tombes des riches particuliers ou des grands seigneurs — les pyramides demeurant réservées aux rois — qui les faisaient de leur vivant même, et pendant de longues années,

préparer et orner avec un soin jaloux. Sur les murailles ils figuraient, en bas-reliefs peints, les scènes intimes de leur existence, représentant les travaux de leurs ouvriers, agriculteurs et domestiques; — dans la principale chambre trônait la statue du maître et de son épouse, leurs « doubles » selon la liturgie religieuse assez complexe de ces vieilles époques. Quant aux momies elles-mêmes, des puits profonds et dissimulés devaient les mettre à l'abri des profanations jusqu'à ce que les savants modernes les recueillissent pieusement pour nos musées. La tombe de Ti, retrouvée par Mariette, existe aujourd'hui sous le Trocadéro telle qu'elle a été creusée, sculptée et peinte il y a cinq ou six mille ans!

Moins antique sans doute mais plus mystérieux encore, à cause de l'énigme qui pèse toujours sur sa vraie identification est le soi-disant « tombeau d'Agamemnon à Mycènes ». Sous la coupole (réduite) du fameux trésor d'Atrée, on a allongé, sur leur lit de parade funéraire, deux corps de rois Atrides, couverts des pieds à la tête d'ornements d'or et d'armures précieuses, tels qu'ils apparurent à Schliemann dans ses romantiques fouilles de Mycènes. A ceux qui n'ont pu faire le voyage d'Athènes et l'inspection du musée Schliemann, cette vision du tombeau des héros homériques donnera une idée de ce que fut cette trouvaille éblouissante!

Le « tombeau étrusque des Volumnies » près Pérouse (Italie), copie intégrale d'une photographie au magnésium, nous sert de transition vers des temps plus rapprochés: il n'est guère moins énigmatique que le précédent puisqu'on n'a pas pu déchiffrer encore la langue de ce peuple étrange, dont l'alphabet est d'origine grecque, mais dont l'écriture était renversée, de droite à gauche. On a su lire seulement les noms, ainsi tracés, du chef de la famille Arth Vélimnas Aules et de ses enfants et épouse, sur les petits sarcophages de travertin ou de terre cuite qui, depuis plus de deux mille ans, reposent sous terre sur leurs socles très artistement sculptés.

Un coin des « catacombes de Rome », ne pouvait figurer dans un cadre plus approprié et la chapelle de Saint-Corneille rappelle les martyrs du troisième siècle après J.-C.

A une époque plus moderne les mineurs seuls et quelques anachorètes fréquentent les excavations de la terre: « Une mine de plomb du Harz, au début du seizième siècle », indique quels nouveaux engins hydrauliques et de ventilation commencèrent alors à être employés pour l'extraction des métaux.

Pour la géologie la part devait être faite d'autant plus large dans les galeries du « Monde souterrain » que son but est d'étudier les feuillets de l'écorce terrestre successivement superposés les uns aux autres et actuellement presque tous enfouis loin de la lumière du jour. On a montré sommairement les principales phases du développement du globe terrestre.

D'abord le diorama de la « formation de la terre »,

où l'on voit notre monde à l'état de mer de lave incandescente, sous la lune encore toute rouge de l'éclat de ses volcans actifs et sous le pâle soleil bien moins condensé qu'aujourd'hui.

Puis le « lac français de l'époque carbonifère » ou primitive, — « la plage à coraux de l'époque jurassique », — « le lac tertiaire parisien » où s'abreuve le « palæotherium », — la « grotte quaternaire » où s'abrite le « grand cervus megaceros », où commencent à gîter l'homme paléolithique et où s'accumuleront les ossements « d'Ursus Spelæus », nous donnent la caractéristique des quatre grandes subdivisions des âges géologiques.

L'époque actuelle est représentée par la « grotte

d'Azur », la fameuse caverne marine de Capri, au golfe de Naples avec son merveilleux effet de lumière bleue ; — et par la reproduction synthétique, exécutée d'après mes indications, d'une grotte à rivière souterraine, avec cascade intérieure débouchant par un abîme, — éboulements et îlots de rochers, — gours ou barrages de concrétions calcaires, — stalactites et stalagmites, — et un vrai lac de 25 mètres de longueur, exactement copié sur l'un de ceux qui remplissent l'immense et aujourd'hui célèbre caverne de Padirac (Lot) que j'ai découverte en 1889 et 1890 avec MM. Gaupillat et de Launay. Dans ce « lac souterrain de Padirac » c'est surtout la géographie physique qui est mise en lumière pour expliquer les

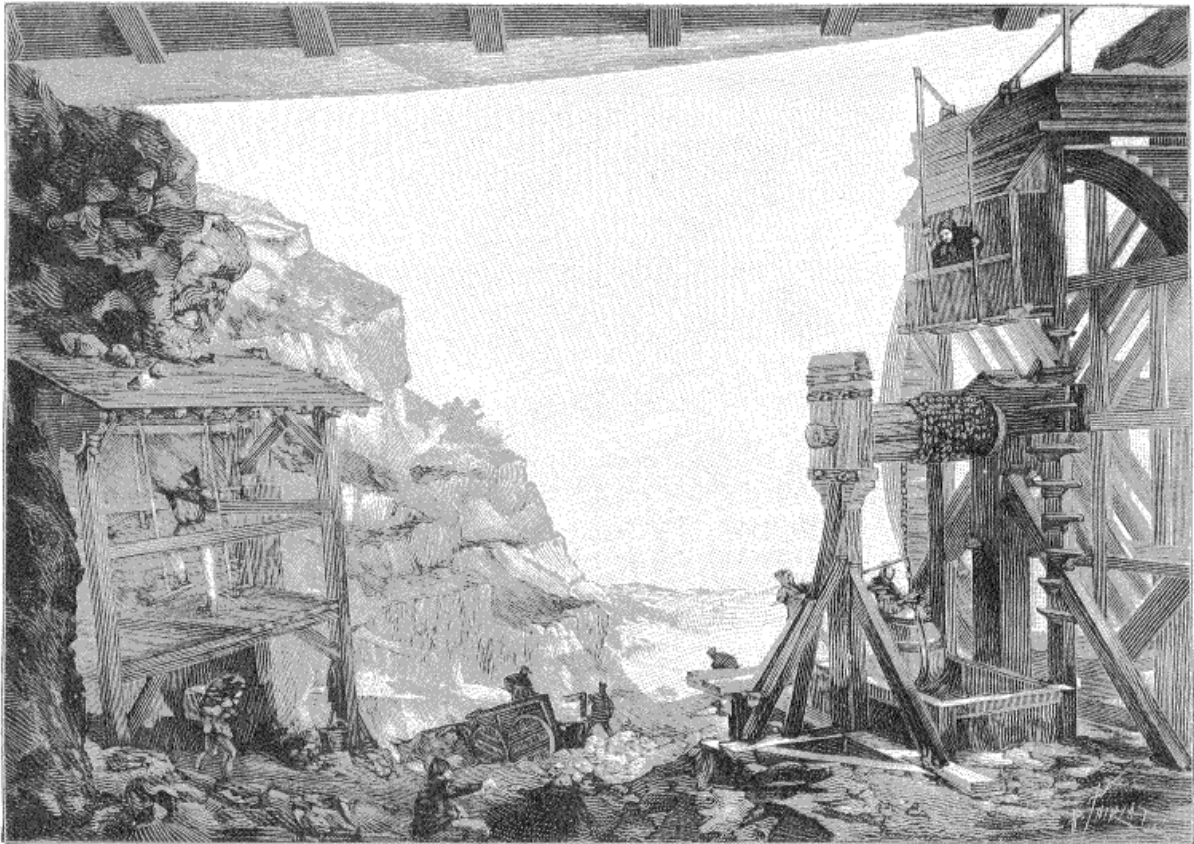


Fig. 1. — Installation extérieure d'une mine au seizième siècle. Machines d'épuisement et d'aérage.

différents phénomènes des eaux souterraines et des cavernes contemporaines.

Cette partie est encadrée de deux autres scènes de géographie ethnographique, expliquant comment les religions elles-mêmes ont mis à leur service les excavations naturelles du sol : d'une part c'est la « cellule rocheuse d'un ermite troglodytique de Marsaba, près de la mer Morte en Palestine, avec la vue fantastique du couvent à moitié souterrain qui, depuis le cinquième siècle après J.-C., s'est accroché aux falaises percées de petites grottes ; — d'autre part ce sont les « pagodes souterraines de l'Annam » dans la montagne de marbre de Tourane, vastes cavernes naturelles aux anfractuosités remplies de vieux bouddhas dorés et de petites pagodes peintes ; Pierre Loti (*Propos d'exil*) a dé-

crit ces enchanteurs sanctuaires du lointain Orient.

Au bout du « Monde souterrain » le dernier coup d'œil est pour le miroitement des lampes électriques sur la longue nappe d'eau du lac de Padirac, entrevue sous une voûte basse qui grandit dans l'éloignement.

Ajoutons qu'au-dessus de l'entrée et de la sortie figurent, en dignes représentants des mille et une étrangetés contenues ou arrachées aux entrailles du sol, deux des plus grands animaux fossiles connus, « l'iguanodon » secondaire et le « mégathérium » quaternaire, reconstitués parmi la végétation de leurs époques (et comme tous les autres détails paléontologiques du « Monde souterrain »), d'après les savantes indications de MM. Albert Gaudry, Douvillé, Zeiller et Marcellin Boule.

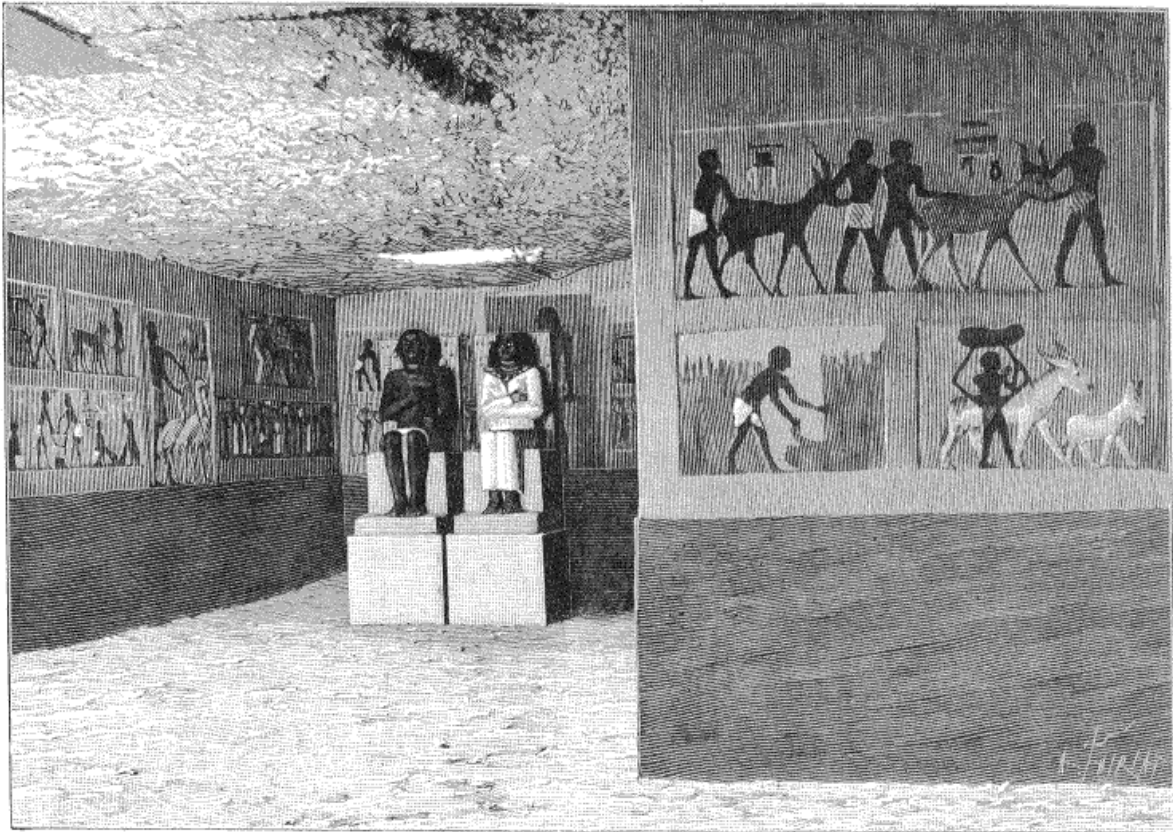


Fig. 2. — Le Mastaba de Ti à Sakkara.

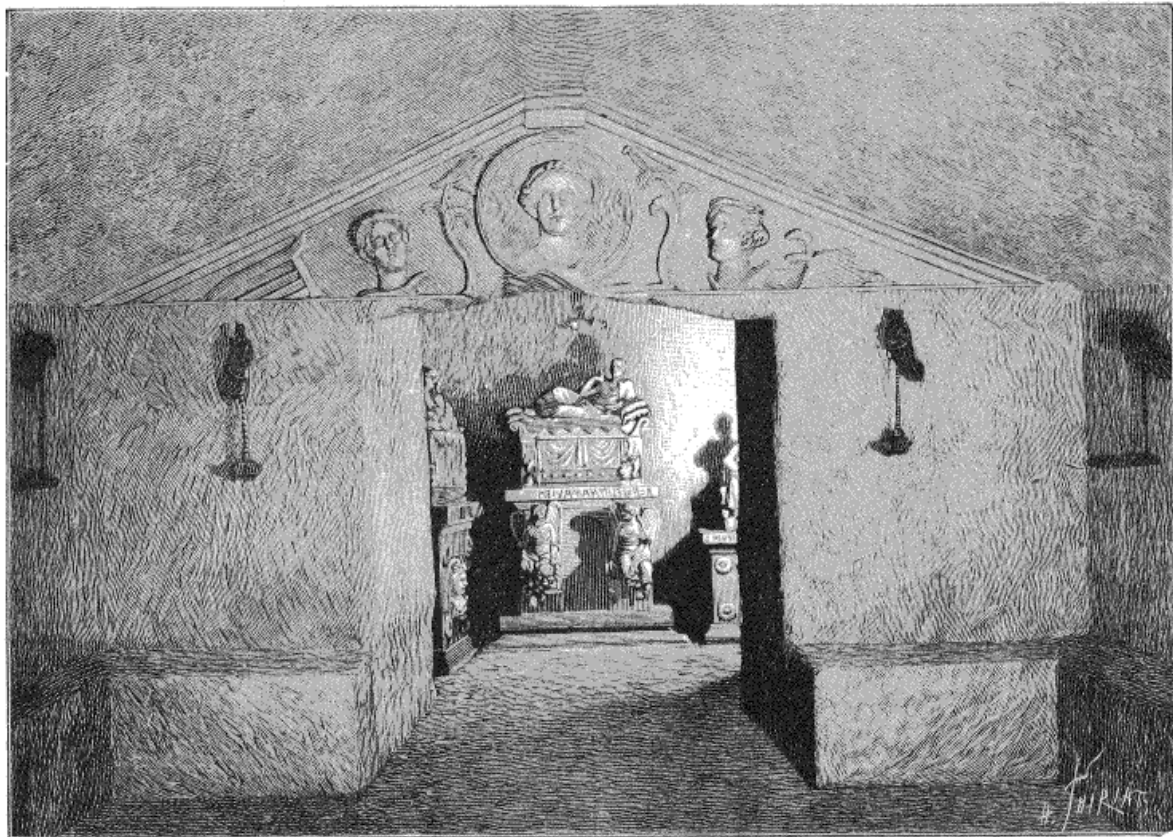


Fig. 3. — La tombe étrusque des Volumnies.

Ainsi, on est parvenu à rassembler, pour la plus engageante et instructive des visites, dans les dessous du Trocadéro, les principaux types des curio-

sités « souterraines », naturelles et artificielles de tous les genres et de tous les âges. E.-A. MARTEL.

